



Lith. par Jaquotet et Boyer

ROMERIA DE S ISIDRO DEL CAMPO EN MADRID
Mœurs Espagnoles

ROMERIA DE S ISIDRO DEL CAMPO EN MADRID
Costumbres Espanolas

G. P. de Villa, aut. grav.

Paris chez A. Hauser, Banl.^{ne} des Halles n.^o 11

Imp. Lemerain, Bonaparte n.^o 11

Generalife

Cúbrese la pradera desde la víspera por la tarde de tiendas improvisadas con antiguos tapices y raídos toldos. Fondas y botillerías, tabernas y puestos de dulces, cachibaches de barro y frasquetos de licor, garbanzos tostados, avellanas, nueces, frutas, golosinas, de todo hay en abundancia, y cada marchante sin compasión ni á los pulmones propios ni á los oídos ajenos, clama, encomia, ofrece y hostiga á los pasantes. ¡Ay del que regatea! Lluven sobre él las pullas, y el público rie, y la chiquillería aplaude, y si las patrullas intervienen no suele ser á tiempo.

En esa víspera por la tarde la concurrencia es poco numerosa pero especial. Primero, los apasionados ardientes que han de hacer tres visitas sin remedio á la pradera, y merendar aquel día, y en el siguiente almorzar, comer, y merendar otra vez en honor y presencia del santo. Segundo, la gente machucha madrileña que temiendo ya la bulla de la función, no se resigna sin embargo á dejar de ver la ermita. ¿Se quiere encontrar á los primeros? Búsqueseles allí debajo de aquel pabellon entapizado, encima del cual dice una gran tabla «*Perona*,» y se les encontrará engullendo perdices, bebiendo Jerez y abismando frasquetos. La algazara, el humo de los cigarros, las bromas estrepitosas y el canto desentonado servirán de guía al curioso. ¿Hay hermosuras con ellos? Pocas y no de las mas venerandas.

En cuanto á la segunda division, anda dispersa: parte en la ermita reza devotamente, otra se pasea recordando los tiempos pasados, y no faltan familias dichosas que meriendan con casta y mesurada alegría alguna tortilla de escabeche, en la falda misma de la colina. Placer causa ver al padre de familias que al lado de su virtuosa y pacífica compañera preside á los juegos de sus hijos y acaso toma parte en ellos, remozándose con la cordial alegría de las prendas de su alma. De año en año disminuye el número de esos grupos bienaventurados, porque con la civilización van desapareciendo de entre nosotros las costumbres patriarcales.

Al amanecer del siguiente día, todos los caminos que á la ermita conducen se llenan de coches de pechera y de colleras, de tartanas, calesines, ginetes y peatonos.

Suenan estrepitosas las campanillas, vocean desalentadamente los mayores, vuelan los zagales á la cabeza de sus tiros, agitan los muchachos las campanas de barro del santo, cantan con la mantilla terciada las manolas, agópanse las gentes, y las patrullas pueden apenas circular en medio de la muchedumbre. Y con todo eso hasta la tarde no se reune toda la que generalmente concurre á aquella fiesta; pues la mañana es para la sociedad elegante, las amas de casa que por la tarde la guardan mientras que sus familias se solazan, y los solteros que á todas horas gustan de divertirse. El pueblo propiamente dicho es en aquel drama lo que el coro en los griegos, nunca deja la escena.

Por la tarde Madrid está desierto, cerradas las puertas, solitarias las iglesias, y todo el mundo, todo sin excepcion visible está en San Isidro, ó en el camino de San Isidro. ¿Quién con la pluma pintará el movimiento, bullicio, algazara, alegría y vida de aquella multitud compuesta de todos los elementos sociales de la capital, que sin distincion de clases se mezclan, y cruzan, y chocan, y van y vienen sin mas objeto que el de divertirse?

Si en aquel lado cien robustos Asturianos asidos de las manos robustísimas cabriolan en rueda la lenta y compasada *danza prima*, dos pasos mas allá un grupo de ágiles manolas baila las seguidillas con mas soltura que compás.

(1) Nom d'un restaurateur de Madrid.

(2) On appelle carrosse à poitrail (*coche de pechera*) celui qui est attelé de deux chevaux ou mules enharnachés à la moderne et conduits par un cocher assis, comme en France, sur un siège élevé. Le véritable carrosse espagnol, dont on ne se sert plus guère que pour voyager et pour aller à la campagne, est attelé de quatre, six ou huit mules, portant collier, panaches et grelots. Le muletier, conducteur du carrosse (*mayoral*), est assis sur un siège peu élevé au-dessus du lourd brancard, et ne guide par les rênes que les deux mules timonnières. Les autres obéissent à sa voix; il les appelle par leur nom; les encourage, les flatte, les excite, les menace et fait un vacarme épouvantable. La

Dès l'après-midi de la veille, le pré se couvre de boutiques improvisées à l'abri de vieux tapis ou sous des tentes éraillées. Restaurants, cafés, cabarets, confitures, jouets en terre cuite, flacons de liqueurs, pois chiches torréfiés, noisettes, noix, fruits, bonbons, il y a de tout en abondance, et chaque vendeur, sans plus de pitié pour ses propres poumons que pour les oreilles d'autrui, crie à tue-tête, offrant et louant sa marchandise aux passants qu'il obsède. Malheur à qui marchande! Une pluie de brocards fond aussitôt sur lui; le public rit aux éclats; les gamins applaudissent, et rarement la patrouille intervient à temps.

Dans cette après-midi de la veille l'affluence n'est pas grande, mais elle a un caractère spécial. On y voit en premier lieu les amateurs ardents qui ne manquent jamais de faire trois voyages au pré, et de goûter ce jour-là, déjeuner, dîner et goûter encore le lendemain, le tout en l'honneur et en présence du saint; en second lieu, les gens qui sont d'un âge à redouter déjà la foule et le bruit, mais qui cependant ne peuvent se résigner encore à faire défaut à l'ermitage. Voulez-vous rencontrer les premiers? Cherchez-les là-bas, sous ce pavillon en vieux tapis, surmonté d'un énorme écriteau qui vous dit: *Perona* (1), et vous les trouverez avalant des perdrix, buvant du Xerez et se gorgeant de liqueurs. Le tapage, la fumée des cigares, les bruyantes plaisanteries et les chants détonnés vous serviront de guides. Y a-t-il des belles? Peu, et non des plus dignes.

Quant à la seconde espèce d'assistants, elle est éparse. Les uns prient dévotement dans la chapelle de l'ermitage; les autres se promènent en savourant les souvenirs des temps passés. Il y a même d'heureuses familles qui, avec une joie chaste et mesurée, mangent sur l'herbe, au pied de la colline, la modeste omelette au poisson en saumure (*escabeche*). Il y a plaisir à voir l'honnête père de famille, à côté de sa paisible et vertueuse compagne, présidant, parfois prenant part aux jeux de ses enfants, et rajeunissant à leur joie. D'année en année le nombre de ces groupes bienheureux diminue, car la civilisation tue parmi nous les mœurs patriarcales.

Le lendemain, au point du jour, tous les chemins qui conduisent à l'ermitage se couvrent de carrosses à poitrail ou à collier (2), de carrioles, de coucous, de cavaliers et de piétons.

Les grelots des mules assourdissent les passants; les *mayorales* s'égosillent à cœur joie; les *zagales* volent plutôt qu'ils ne courent en tête de leurs attelages; les enfants agitent leurs sonnettes en terre cuite du saint patron (3); les *manolas* (4), à l'agaçante mantille rejetée sous le bras, vont chantant joyeusement; on se coudoie, on se heurte, on se presse, et les patrouilles peuvent à peine circuler au milieu de la foule. Et cependant ce n'est que vers l'après-midi que cette foule est grossie de tous ceux qui assistent à la fête, car la matinée est pour la bonne compagnie, pour les maîtresses de maison qui plus tard font la garde au logis pendant que leurs enfants et leurs domestiques jouissent des plaisirs de l'ermitage, et enfin pour les jeunes gens qui, à toute heure, aiment à s'amuser. Quant au bas peuple, il est dans ce drame comme le chœur dans les tragédies grecques: il n'abandonne jamais la scène.

Dans l'après-midi, Madrid reste désert: les portes de toutes les maisons sont fermées; les églises demeurent solitaires; tout le monde, sans exception visible, est à Saint-Isidro ou sur les chemins qui y mènent. Quelle plume pourra jamais peindre le mouvement, le bruit, le vacarme, la joie, la vie de cette foule où tous les éléments de la société d'une grande capitale, sans distinction de classes, se mêlent, se croisent, s'entrechoquent, vont et viennent sans autre objet que le plaisir?

Si d'un côté cent robustes Asturiens, enlaçant leurs mains épaisses et calleuses, cabriolent en rond, au pas lent et mesuré de leur danse primitive (*danza prima*), plus loin un groupe de sémillantes manolas danse les ségui-

première des deux ou trois paires mises à la volée est d'ailleurs tenue par un jeune valet de mules (*zagal*), qui suit à pied leur pas le plus accéléré et même le galop.

(3) Parmi les joujoux en terre cuite qu'on achète à l'ermitage de Saint-Isidro, la sonnette est de rigueur. On la fait bénir à la messe du saint et on la garde comme préservatif contre la foudre, si toutefois elle a résisté au continuel service de la journée, ce qui est fort rare.

(4) On appelle *manolas* les femmes du peuple de Madrid, et *manolos* les hommes. Cela vient de ce que les noms d'Emmanuel (*Manuel*, et, en langage familier et caressant, *Manolo*, *Manolito*) et d'Emmanuelle (*Manuela*, *Manola*, *Manolita*) sont très-affectionnés et par suite fort communs dans les classes inférieures du peuple de Madrid.

La muñeira y el fandango, la gaita y el guitarrillo por consiguiente, á pesar de sus diferencias músicas, se unen en la neutral pradera, y allí algun elegante olvidadizo de las espirituosas propiedades del vino suele lanzarse á la arena de Terpsicore con mas arrojo que medida.

No siempre ni en todos los grupos termina pacíficamente la función: aquí los puños hacen íntima amistad con los ajenos ojos, el garrote mide mas de una espalda, la gente de los barrios escarnea, si la provocan, á los *usias* y *levitas*, y alguna vez la navaja hace su oficio. Pero esas pequeñas y parciales peripecias de la función no la turban ni interrumpen, porque la fuerza pública interviene pronto y eficazmente.

Lo que en realidad *agua la fiesta* es que ordinariamente á la caída de la tarde suele el cielo regalar á los Madrileños con una tan copiosa como impertinente lluvia. Allí fué Troya para los que no tienen coche. ¡Pobres mantillas, desdichados vestidos blancos! ¡ay de los rizos de las damas y del primoroso calzado de todas las mujeres!

La tierra gredosa de los alrededores de nuestra capital se queda con zapatos que apenas parecen capaces de humano pié, el lodo profana la seda de las sutiles medias que apenas encubren las formas académicas y.... y dejémoslo porque hay cosas que no son para escritas.

En aquella general, inevitable y cómica derrota cada calamidad que á un individuo acontece, sirve de consuelo á los demás desdichados, y de placer al sin número de burlones que dan la mojadura por bien empleada, con tal de hallar ocasion para reirse. Y á la verdad, que yo no sé quien no lo hiciera viendo al desdichado padre que con el lodo hasta la rodilla, el sombrero nuevo alicaido á pesar del pañuelo que lo cubre, y los largos faldones del frac cubiertos de barro, lleva en el brazo derecho un chiquillo, tira con la mano izquierda de otro que á manera de pato grazna empantanado, y deplora con los ojos la pérdida de una mantilla que aquel día estrenara su consorte. Si ese espectáculo no te desarruga el ceño, lector melancólico, fija la vista en aquella obesa y sofocada matrona, que con paso tardado y furibundo semblante se esfuerza por seguir á la pareja que mas ágil la precede y abandona: es su esposo, diez años mas jóven que ella, que va dando el brazo á una su prima buena moza, la que habiéndose torcido un pié reclama ese auxilio: ó bien contempla al honrado marido que abrumado con un pañuelo de golosinas y otras chucherías, busca casi con lágrimas en los ojos á su linda esposa que se le ha extraviado con un oficial de caballería su íntimo amigo. ¿No te basta? Pues escucha las saladas réplicas de la manola del Avapiés á los requiebros de aquellos estirados mozalvetes; ú observa como á favor de la confusion recibe aquella inocente un billete amoroso; y sobre todo cuida del pañuelo y del reló, que hay manos ágiles en reuniones tales dispuestas á aliviarte los bolsillos.

Pero lo veo, mi pobre y áspera pluma no acierta á darte una idea de aquel día dichoso; bien lo siento, pero *quod natura non dat*, etc. Lo mas seguro y lo que á todos aconsejo es que vayan á ver por sus ojos la romería, bien la tarde de la víspera como nuestra estampa la representa, bien al día siguiente á cualquiera hora.

(1) Petits couplets populaires des provinces de la Manche, d'un temps très-vif et sautillant. Le chanteur s'accompagne de la guitare, et les danseuses y mêlent le bruit des castagnettes.

(2) Danse des montagnes de la Galice.

(3) Danse de l'Andalousie.

(4) Les gens du peuple font un sujet de ridicule et d'insulte de la redingote (*levita*) que portent

dillas (1) avec plus d'agilité que de mesure. La muñeira (2) et le fandango (3), et par conséquent la cornemuse et la guitare, malgré les différences de leur musique, se donnent la main sur ce pré neutre de l'ermitage de Saint-Isidro, et plus d'un élégant, oublieux des spiritueuses propriétés du vin, ose aussi se lancer dans l'arène de Terpsichore avec plus de courage que de mesure.

La fête ne se termine en paix ni toujours ni dans tous les groupes: les poings vont quelquefois contracter alliance par trop intime avec les yeux d'autrui; le bâton prend mesure de plus d'une épaule; les gens des faubourgs bafouent les *usias* et *levitas* (4) qui osent les provoquer, et parfois le couteau fait son office. Mais ces petites et partielles péripéties ne troublent en rien la fête, parce que la force publique intervient promptement et avec efficacité.

Ce qui bien plus réellement jette de l'eau dans le vin des joyeux assistants, c'est qu'assez généralement le ciel vient, vers la chute du jour, régaler les bons Madrileños d'une pluie aussi malencontreuse qu'abondante. Malheur alors à ceux qui n'ont point de voiture! pauvres mantilles! pauvres robes blanches! adieu les boucles élégantes de la coiffure des dames! adieu la délicate chaussure de toutes les femmes (5)!

La terre grasse des environs de notre capitale arrache, retient et engloutit des souliers dans lesquels on ne croirait jamais qu'un pied humain eût pu entrer; la boue profane la soie des bas légers qui couvrent à peine les formes les plus académiques, et.... laissons cela, car on ne peut tout dire.

Dans ce comique sauve-qui-peut général, les calamités des uns servent de consolation aux calamités des autres, et le tout profite aux mauvais plaisants qui se laissent volontiers tremper par cela seul que l'averse leur prête à rire. Au surplus, qui ne rirait à l'aspect de ce pauvre père de famille, dont le chapeau neuf, aux ailes abattues par la pluie, n'a pu être protégé par le mouchoir qui le couvre, dont l'habit a les basques si crottées, et qui patauge dans la boue et dans l'eau jusqu'aux genoux, portant sur son bras droit l'un de ses enfants, traînant de la main gauche l'autre qui crie comme un caneton embourbé, et déplorant, d'un regard piteux, la perte d'une mantille étrennée ce jour-là même par sa femme? Si ce spectacle ne vous déride pas, jetez les yeux sur cette tout essoufflée, sur cette énorme matrone qui d'un pas pesant et d'un regard furibond s'efforce de poursuivre le couple plus léger qui la précède et la laisse en arrière: c'est son mari plus jeune qu'elle de dix ans et qui donne le bras à une fort jolie cousine, laquelle, s'étant donnée une entorse au pied, ne pouvait plus, la pauvre, marcher seule. Ou bien, contemplez cet honnête mari, surchargé de jouets et de bonbons, et cherchant d'un oeil inquiet et presque baigné de larmes sa jeune moitié qui s'est égarée avec un officier de cavalerie de ses amis. Cela ne vous suffit pas? Eh bien! écoutez les piquantes reparties de la manola d'Avapiés (6) aux doux propos des petits-mâtres, ou bien observez l'adresse avec laquelle une jeune innocente met à profit la confusion pour recevoir un billet doux. Mais surtout veillez sur votre mouchoir et sur votre montre, car il y a dans de telles réunions des mains extrêmement habiles à alléger tous les goussets et toutes les poches.

Mais, je le vois, ma pauvre et lourde plume ne saurait réussir à donner une idée de ce jour heureux. J'en suis au désespoir; qu'y faire? *Quod natura non dat*, etc. Le plus sûr pour le lecteur, et ce qu'au surplus je lui conseille fort, c'est d'aller voir de ses propres yeux la fête de Saint-Isidro, soit dans l'après-midi de la veille comme la lui représente notre dessin, soit le jour même à toute heure.

les gens comme il faut, et de la locution de *usia* dont on se sert en parlant aux nobles titrés, aux hauts employés, etc. *Usia*, par contraction, veut dire *vuestra señoría* (votre seigneurie).

(5) La femme du peuple elle-même est chaussée en souliers de soie et bas à jour.

(6) Nom d'un des principaux faubourgs de Madrid.



Lith par Jaentier et Boyer.

MONASTÈRE DE LAS HUELGAS A BURGOS

MONASTERO DE LAS HUELGAS DE BURGOS

G. Perre de Villa Ansel le D'Albaye

A Paris chez M. Moitteur, Palais National, ci-devant, ci-devant.

EXTERIOR DEL MONASTERIO DE SANTA MARIA

DE LAS HUELGAS EN BURGOS.

(CUADERNO 4.º — ESTAMPA I.º.)

Dos veces hemos tenido ya ocasion de hablar del monasterio de las Huelgas, y ahora, al presentarlo en conjunto á nuestros lectores, nos limitaríamos á referirnos á lo anteriormente dicho, si no creyéramos, como en efecto creemos, que ese edificio tiene artísticamente mas importancia de la que en general se le ha dado.

Obsérvese que, así como en su interior los estilos arquitectónicos de épocas harto diferentes se hallan á menudo en contacto, tambien en lo exterior acontece otro tanto; y véase al mismo tiempo con cuanta razon dijimos que el aspecto de la fábrica es mas de fortaleza que de santuario.

Al construir la torre parece que el arquitecto se propuso desafiar el poder de los siglos, si ya no fué poner á cubierto de cualquier tentativa á mano armada, á la poderosa abadesa y á su noble comunidad. Cada estribo es una masa enorme de piedras que por via de adorno tiene en lo alto una torrecilla almenada de forma rectangular, y lo que en ellos es apariencia, se realiza en el cubo de la escalera pegada, como era costumbre, á uno de los ángulos; porque el tal cubo es en efecto un fortísimo torreón. Pero por si eso no bastaba corre en torno de toda la fábrica un balconcillo apoyado en pequeños arcos de medio punto, en todo semejante á los *matacanes* ó *ladroneras* de las fortalezas antiguas. Es digno de notarse, que perteneciendo esa torre por su estilo y construccion al duodécimo siglo y teniendo los arcos del campanario la forma ogiva, los del segundo y tercer cuerpo son arábigos ó de herradura. Y en efecto, ya entonces se dejaba sentir la influencia del gusto árabe en el arte gótica.

Descendamos de la torre á examinar el edificio, ó con mas propiedad, la agregacion de edificios que la rodean, y á su pié veremos una fachada de las vulgares del órden corintio y por tanto de fines del siglo XVIº, atravesando la cual entraremos en un vestibulo embovedado perteneciente á la época de la fundacion. En este se halla la entrada á la iglesia, que es de lo mas acabado de su tiempo, y en el pórtico ó claustro que corre á su derecha é izquierda desde la torre al costado diametralmente opuesto del monasterio, llamarán la atencion del artista unos sepulcros de personajes no conocidos, pero que por la dureza é incorreccion del dibujo de su complicado adorno y por la tosca escultura de los bultos ó estatuas que en diferentes actitudes tienen algunos de ellos, revelan que fueron contruidos en los primeros tiempos del santuario.

Signiando desde el vestibulo, á la derecha del que mira la estampa, el curso del pórtico general, se ven dos arcos, uno apuntado y de medio punto el otro, pero coetáneos, siendo el primero comunicacion con el vestibulo mismo y dando paso el segundo á otro interior, representado por la perspectiva en segundo término á la derecha, y por el cual se entra al *claustro* principal é ingreso al coro, ya de nuestros lectores conocido. Ocultando á la vista el espacio ocupado por aquella parte del edificio que es asunto de la primera estampa de nuestro tercer cuaderno, está la gran nave de la iglesia con sus lucernas, unas de arco circular y de apuntado otras.

Fuera del dibujo que ahora describimos y en la parte opuesta á la torre hay otra fachada grande, contruida en el XVIº siglo con la perfeccion que el arte alcanzaba entonces, rica de adorno y llena de inscripciones, piadosas unas, y explicatorias otras de la fundacion del edificio y agregaciones que posteriormente se le han hecho.

EXTÉRIEUR DU MONASTÈRE DE SAINTE-MARIE

DE LAS HUELGAS A BURGOS.

(4º LIVRAISON — PLANCHE I.)

Nous avons déjà eu deux fois l'occasion de parler du monastère de las Huelgas, et maintenant que nous en offrons l'ensemble nous pourrions nous borner à nous en rapporter à ce que nous avons dit précédemment, si nous ne pensions que cet édifice a, sous le point de vue artistique, plus d'importance qu'on ne lui en attribue en général.

On observera qu'à l'extérieur les styles architectoniques d'époques bien différentes se trouvent fréquemment en contact, de même qu'à l'intérieur. On verra en même temps combien nous avons raison quand nous disions ailleurs que l'aspect de l'édifice répondait plutôt à l'idée d'une forteresse qu'à celle d'un sanctuaire.

On dirait que dans la construction de la tour l'architecte a voulu défier le pouvoir des siècles, à moins cependant qu'il n'ait voulu mettre la puissante abbesse et sa noble communauté à couvert de toute tentative à main armée. Chacun des pieds-droits est une masse énorme de pierre qui se termine par un ornement en guise de tourelle crénelée, de forme rectangulaire, et ce qui, au sommet des pieds-droits, n'est qu'apparent, se trouve réalisé dans la cage de l'escalier, construite, suivant l'usage de l'époque, en saillie sur l'un des angles, car cette cage est une véritable tour très-forte. Il y a plus, comme si ces précautions avaient paru insuffisantes, tout autour du bâtiment règne un petit balcon soutenu par des arceaux cintrés, et semblable en tout aux machicoulis des anciennes forteresses. Il est à remarquer que quoique cette tour appartienne et par la date de sa construction et par son style au douzième siècle, et que les arcs du campanile soient en ogive, ceux du deuxième et du troisième ordre sont mauresques, c'est-à-dire en fer à cheval. C'est qu'en effet l'influence du goût mauresque se faisait déjà sentir à cette époque dans l'art gothique.

Descendons de la tour et examinons l'édifice ou plutôt l'assemblage d'édifices qui l'entoure, et nous verrons au pied une façade des plus vulgaires de l'ordre corinthien, et par conséquent de la fin du XVIº siècle. En traversant la façade, nous entrerons dans un vestibule voûté appartenant à l'époque de la fondation. Dans ce vestibule se trouve l'entrée de l'église, qui est l'un des ouvrages les mieux achevés de l'époque. Sous le portique ou cloître qui s'étend à droite et à gauche de cette entrée, depuis la tour jusqu'au côté diamétralement opposé, l'attention de l'artiste s'arrêtera sur des tombeaux de personnages inconnus: la dureté et l'incorreccion du dessin de leurs ornements compliqués, et la grossière sculpture des statues qui, dans différentes attitudes, sont placées sur quelques-uns de ces tombeaux, indiquent qu'ils ont été construits dans les premiers temps du sanctuaire.

En suivant à la droite de l'observateur et à partir du vestibule le cours du portique général, on rencontre deux arcs, dont l'un est en ogive et l'autre cintré, mais qui n'en sont pas moins de la même époque. Le premier sert d'entrée au vestibule même, et le second donne passage à un autre vestibule intérieur, représenté en perspective au second plan à droite, et conduisant au cloître principal et à l'entrée du chœur déjà connu de nos lecteurs. La grande nef de l'église, avec ses lucernes, dont les unes sont cintrées et les autres en ogive, cache à la vue l'espace occupé par cette partie de l'édifice qui fait le sujet de la première planche de notre troisième livraison.

En dehors du dessin qui nous occupe, et du côté opposé à la tour, il y a une autre grande façade, construite dans le XVIº siècle avec la perfection que l'art avait alors atteinte. Cette façade est fort riche d'ornements et couverte d'inscriptions, parmi lesquelles les unes sont pieuses, les autres expliquent la fondation de l'édifice et les différentes agrégations qui l'ont suivie.

Lo dicho hasta aquí, en los tres artículos que de las Huelgas tratan, nos parece suficiente tanto á justificar la eleccion que de ese monumento hemos hecho, cuanto la proposicion de que en él se encuentran como compendiados los distintos géneros de arquitectura sucesivamente conocidos en España.

Fundacion de un monarca ilustre, panteon del mismo, de su esposa, de muchos de sus descendientes, de varios príncipes y de otros grandes personajes eclesiásticos y seculares; monasterio riquísimo un tiempo; asiento de la mas amplia jurisdiccion que nunca se haya concedido á abadesa alguna; y lugar de retiro durante siglos para aquellas princesas que por razones políticas ó piedad religiosa abandonaban el mundo, el santuario de las Huelgas debe no solo llamar la atencion de los artistas, sino tambien ser objeto de los estudios del que quiera escribir con entero conocimiento de causa la historia de Castilla.

PALACIO DE LOS DUQUES DEL INFANTADO

EN GUADALAJARA.

(CUADERNO 4.º — ESTAMPA II.ª.)

La casa de Infantado descende de los Mendozas por don Diego Hurtado de Mendoza, marques de Santillana, á quien Enrique IVº hizo merced del ducado. Desde los tiempos mas remotos encontramos en nuestros anales memoria de los servicios que á la patria hicieron los caballeros Mendozas, ya en Alava de donde la rama de que hablamos procede, ya en la frontera del Moro, donde muchos de ellos hallaron gloriosa tumba.

Esa ilustre casa posee en la ciudad de Guadalajara, centro de sus mas notables posesiones en España, un palacio cuyo patio representa la estampa á que este artículo se refiere.

Hállase la ciudad sobre un elevado cerro á orillas del rio Henares, al cual llamaron los Arabes el de las Piedras, por lo pedregoso de su fondo, si es cierta la significacion que algunos historiadores dan á la palabra Guadalajara (rio de las Piedras). Poco importante y pobre hoy, ha sido sin embargo aquella ciudad principal un tiempo, y rica á fines del pasado siglo y principios del presente con sus famosas fábricas de paños abandonadas de algun tiempo á esta parte. Si hemos de creer á su coronista, durante la monarquía goda fué cabeza de un obispado que continuó existiendo bajo la dominacion de los infieles; y del poder de estos la rescató Alvar Fañez de Minaya, sobrino, teniente é inseparable compañero del Cid, á quien asistió en las setenta y nueve batallas, que aquel gran capitán riñó con los Moros. En efecto el blason de la ciudad es la efigie de Alvar Fañez armado de punta en blanco.

En Guadalajara nació y murió el famoso cardenal Mendoza, de quien ya hemos tenido ocasion de hablar, y la tendremos además en lo sucesivo, limitándonos por lo mismo á señalar aquí esa notable circunstancia, al insinuar que segun algunos él fué quien mandó edificar el palacio de nuestra estampa. Nosotros confesarémos que no hemos podido adquirir dato positivo sobre la época de la construccion de ese edificio, y añadirémos que su aspecto exterior sobradamente severo y macizo, así como la incorreccion del dibujo del adorno del patio, pudieran inclinarnos á creer que su existencia remonta á tiempos anteriores al siglo XVIº. Pero por otra parte las señales precursoras del renacimiento se ven con tal evidencia en el trozo que al público ofrecemos, que es difícil negarles la razon á los que lo atribuyen á la época del cardenal.

Como quiera que sea la fachada del palacio tiene nobleza y fuerza; su

Nous croyons en avoir dit assez dans les trois articles qui traitent du monastère de las Huelgas pour justifier le choix que nous en avons fait, et pour établir qu'on y trouve en quelque façon résumés les différents genres d'architecture connus en Espagne.

Fondation d'un monarque illustre; panthéon de ce même monarque, de sa femme, de plusieurs de ses descendants, de différents princes et d'autres grands personnages ecclésiastiques et séculiers; monastère jadis des plus riches; siège de la plus ample juridiction qui ait jamais été accordée à aucune abbesse, et lieu de retraite, pendant des siècles, des princesses qui abandonnaient le monde pour des raisons de politique ou de piété, le sanctuaire de las Huelgas doit non-seulement fixer l'attention des artistes, mais encore être un objet d'études pour quiconque voudra écrire en toute connaissance de cause l'histoire de Castille.

PALAIS DES DUCS DE L'INFANTADO

A GUADALAJARA.

(4.º LIVRAISON. — PLANCHE II.)

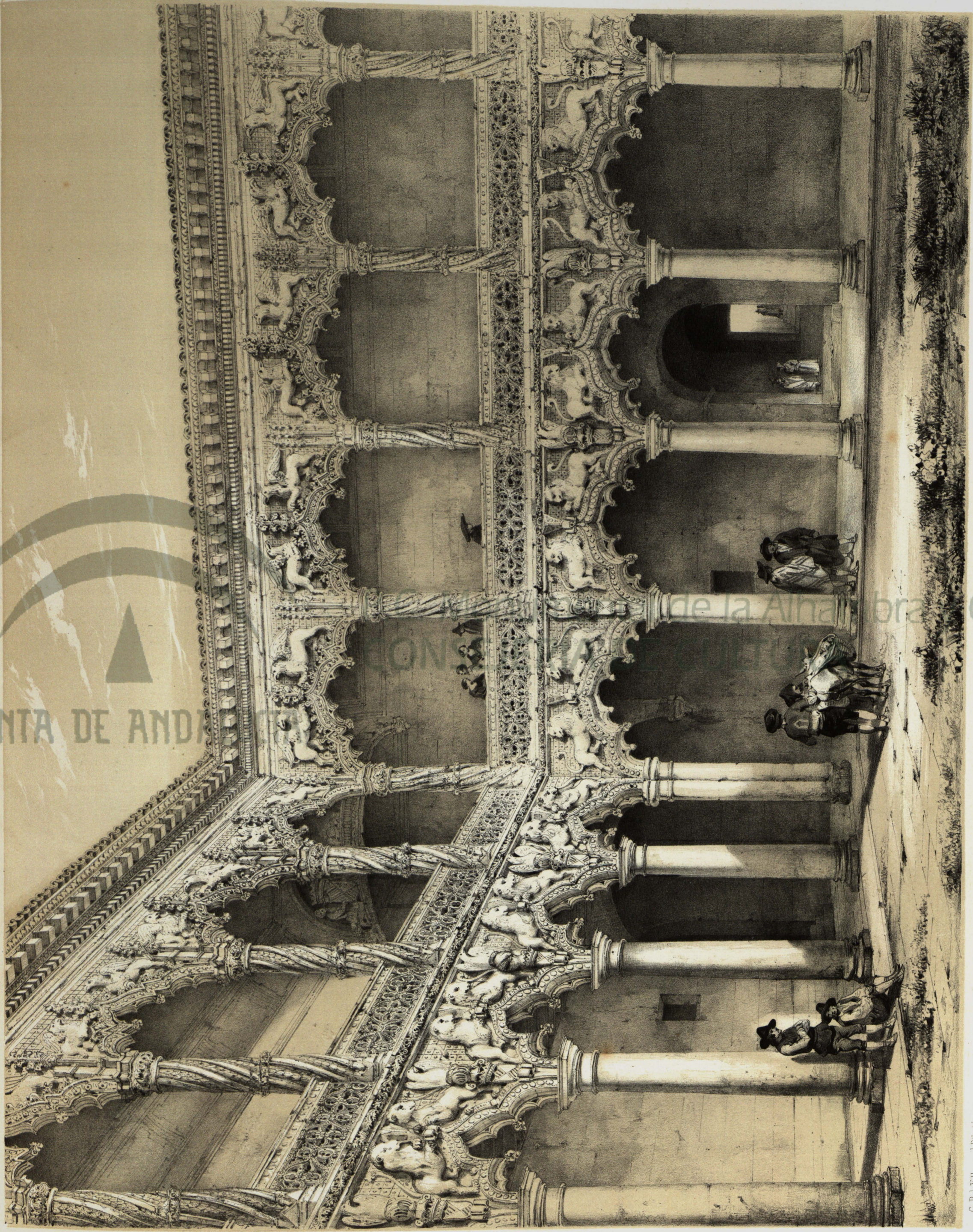
La maison de l'Infantado descend des Mendozas par don Diego Hurtado de Mendoza, marquis de Santillane, à qui Henri IV fit don du duché. Dès les temps les plus reculés, nous trouvons dans nos annales la mémoire des services rendus à la patrie par les seigneurs de Mendoza, soit dans l'Alava, d'où nous est venue la branche qui nous occupe, soit sur les frontières du Maure, où un grand nombre de ces seigneurs trouvèrent un glorieux tombeau.

Cette illustre maison possède à Guadalajara, centre de ses plus notables terres espagnoles, un palais dont la cour fait l'objet de la planche à laquelle se réfère le présent article.

La ville de Guadalajara est située sur une colline élevée, au bord du Hénarès, que les Arabes nommaient la rivière des Pierres, à cause de son lit pierreux. C'est du moins la traduction que quelques historiens donnent du mot Guadalajara (rivière des pierres, ou rivière pierreuse). Peu importante et même pauvre aujourd'hui, cette ville fut autrefois une cité principale, et vers la fin du dernier siècle, comme au commencement de celui-ci, elle était encore riche de ses fameuses fabriques de draps tout à fait abandonnées depuis quelque temps. S'il faut en croire son historien, elle fut le siège d'un évêché sous les rois goths et même pendant la domination des infidèles, à laquelle elle fut arrachée par Alvar Fañez de Minaya, neveu, lieutenant et inseparable compagnon du Cid, sous qui il combattit dans les soixante-dix-neuf batailles que ce grand capitaine livra contre les Maures. L'effigie d'Alvar Fañez, armé de pied en cap, figure effectivement sur l'écu de la ville.

A Guadalajara naquit et mourut le fameux cardinal Mendoza, dont nous avons déjà eu occasion de parler, et, comme nous avons à y revenir, nous nous bornons ici à indiquer que, suivant quelques érudits, ce serait le cardinal qui aurait fait construire le palais de notre estampe. Nous avouons, quant à nous, qu'il ne nous a pas été possible d'acquérir des renseignements certains sur l'époque de la construction de cet édifice, et nous ajouterons que son aspect, par trop sévère et massif, de même que l'incorreccion du dessin des ornements de la cour, pourraient nous incliner à croire que son existence remonte à des temps antérieurs au XVIº siècle. Mais d'un autre côté, les signes précurseurs de la renaissance se révèlent avec une telle évidence dans le morceau que nous offrons au public, qu'il est bien difficile de donner tort à ceux qui l'attribuent au temps du cardinal.

Quoi qu'il en soit, la façade du palais a de la noblesse et de la force. La



Lith par Bochelet et Bayot.

Imp. Lemercier, Bonard et C^o Paris.

COUR DU PALAIS DES DUCS DE L'INFANTADO,

à Guadalupe.

PATIO DEL PALACIO DE LOS DUQUES DEL INFANTADO,

en Guadalupe.

G. P. de Villa. aml. Dibujo.

à Paris chez A. Hauser, Boul. des Italiens, n^o 11.

puerta principal es rica de adorno, y la galería saliente que lo corona caracteriza completamente un edificio feudal. Los cubos ó torrecillas de esa galería apoyados en una especie de matacanes del estilo gótico-arábigo, son de un género que estuvo muy en uso en el siglo XIV^o.

En cuanto al patio es para nosotros una obra mejor pensada que ejecutada. Su aspecto en conjunto cautiva, es grandioso, es bello, corresponde á la idea que del poder de los duques del Infantado da la historia: pero descendiendo á estudiar sus pormenores se ve que el artista no sabia ejecutar todo lo que imaginaba. Con todo eso es uno de los mejores palacios de grande que se encuentra en Castilla, y el trozo que ofrecemos lo mas escogido de su arquitectura. Por desgracia un lienzo entero del segundo cuerpo ha sido en estos últimos años tapiado para convertir la galería en habitaciones de criados. Hay pequeñeces que pintan un siglo.

Las habitaciones del piso bajo conservan hasta cierto punto el primitivo carácter del edificio; sus elevados techos pintados al fresco, sus frisos inferiores de azulejos primorosos, y sus enormes chimeneas sobre todo, recuerdan que fueron mansion de guerreros y prelados. En el piso principal dá lástima entrar por una antesala cuyos muros cubren los retratos colosales de varios emperadores romanos á una serie de salas pequeñas y angostas, donde los Silvas, y los Mendozas pintados á la manera de Velazquez, parece que estan como cautivos. Lo que una mesa de villar moderna parecerá en el único salon de grandes dimensiones que allí se ha conservado, y es el que comunica con el espacioso balcon de piedra que dá vista al jardin, lo dejamos á la consideracion de los lectores. En una pieza que si la memoria no nos es infiel precede á la del oratorio, hay un techo de obra prodigiosa, con toda especie de animales, frutas, y ramaje, tallados en madera y *estofados* (1) magníficamente. Pero donde verdaderamente estaba en su esplendor la riqueza y fausto de aquella ilustre casa era en el gran salon llamado *de los linages*, hoy truncado, y convertido en almacen de muebles viejos.

Su longitud era la de toda la parte del edificio correspondiente á la galería del frente de la entrada principal del patio; su latitud menor de lo que conviniere aunque toda la que los muros generales consentian. Al fondo existe aun una chimenea de colosales proporciones cuyo frontal ostenta en marmol primoroso y complicado trabajo de escultura; y el techo era, segun la espresion de un escritor antiguo, *un ascua de oro*. Realmente la prolijidad y riqueza de la talla, y el excelente dorado que la cubre, admiran aun contempladas al traves del polvo y las telarañas que hoy cubren al salon entero. Tenia esta la circunstancia de contener pintados los escudos de armas de infinitas de las mas nobles casas españolas, y por eso se llamaba *de los linages*.

Francisco I^o de Francia, despues de su desgracia de Pavía, y cuando le conducian á Madrid (2), fué hospedado con magnífica cortesía por el duque del Infantado, y segun la crónica admiró tanto el salon de que vamos hablando, que quiso verlo por segunda vez y enterarse al pormenor de los blasones que lo adornaban. Inmediatamente mandó el duque iluminar el salon, y no pudiendo acompañar al rey por tenerle la gota clavado en la silla, lo hicieron en su nombre el conde de Tendilla y el marques de Mondejar. Harémos gracia á los lectores de los malísimos versos en que don Alonso Nuñez de Castro refiere la visita y describe los escudos, que se aproximaban si no pasaban de ciento; pero tales como son, á ellos se reduce lo que de aquella heráldica riqueza nos ha quedado.

porte principale est riche d'ornements, et la galerie saillante qui couronne l'édifice est d'un caractère tout féodal. Les tourelles de cette galerie, appuyées sur des espèces de mâchicoulis dans le style gothico-mauresque, appartiennent à un genre qui fut fort en usage dans le XIV^e siècle.

Quant à la cour, c'est à nos yeux un ouvrage mieux conçu qu'exécuté. L'aspect de son ensemble captive; il est grandiose et beau; il répond à l'idée que l'histoire nous donne du pouvoir des ducs de l'Infantado. Mais quand on descend à l'étude des détails, on reconnaît que l'artiste ne savait pas exécuter tout ce qu'il imaginait. Malgré tout, c'est encore là l'un des meilleurs palais de grands d'Espagne que l'on puisse trouver en Castille, et le morceau que nous donnons est ce qu'il y a de plus choisi dans son architecture. Malheureusement un pan tout entier des travées du second ordre a été muré pour convertir la galerie en habitations de domestiques. Il est de petites choses qui peignent un siècle.

Les habitations du rez-de-chaussée conservent jusqu'à un certain point le caractère primitif de l'édifice. Ses hauts plafonds peints à fresque, ses frises inférieures garnies de fort jolis carreaux de faïence, et surtout ses énormes cheminées, rappellent la demeure des guerriers et des prélats. Au premier étage, on souffre de passer par une antichambre dont les lambris sont recouverts des portraits colossaux de différents empereurs romains, pour entrer dans une enfilade de petites pièces étroites où les Silvas et les Mendozas, peints à la manière de Velazquez, semblent, en quelque façon, être retenus captifs. Nous laissons à penser au lecteur l'effet que produit un billard moderne dans l'unique salon à grandes dimensions qui ait été conservé, et qui est celui dont le spacieux balcon donne sur le jardin. Dans une pièce qui, si notre mémoire ne nous trompe, précède l'oratoire, il y a un plafond d'un travail prodigieux où abondent en tout genre les animaux, les fruits, les branchages, le tout sculpté sur bois et magnifiquement recouvert de ces peintures et dorures connues sous le nom d'*estofados*. Mais nulle part, la richesse et le faste de l'illustre maison de l'Infantado n'étaient étalés avec autant de splendeur que dans le grand salon dit *des Races*, aujourd'hui tronqué et devenu magasin de vieux meubles.

La longueur de ce salon était de toute cette partie de l'édifice qui répond à la galerie qu'on a en face de l'entrée principale de la cour. Sa largeur, quoique n'ayant d'autres limites que les murs principaux, était pourtant moindre qu'il n'aurait convenu. Au fond, subsiste une cheminée aux proportions colossales, dont le dessus, en marbre, est d'un merveilleux travail de sculpture. Quant au plafond, c'était, suivant l'expression d'un ancien écrivain, un *brasier d'or*. Au fait, la minutiosité et la richesse des sculptures, et l'excellente dorure qui les recouvrait, sont encore dignes d'admiration, même en ne les contemplant qu'à travers la poussière et les toiles d'araignées qui, de nos jours, ont envahi le salon tout entier. Les peintures de ce salon présentaient les armoiries d'une foule de familles des plus nobles de l'Espagne, et c'est pour cela qu'on l'appelait le salon *des Races*.

François I^{er}, quand on le conduisit à Madrid, après son revers de Pavie (1), fut hébergé à Guadalajara avec magnificence et courtoisie par le duc de l'Infantado, et, suivant la chronique, il admira tellement le salon qui nous occupe, qu'il voulut, avant de partir, le revoir, et s'enquérir des détails de toutes les armoiries qui l'ornaient. Le duc fit aussitôt illuminer le salon, et ne pouvant accompagner le roi, à cause de la goutte qui le retenait cloué sur un fauteuil, il se fit remplacer par le comte de Tendilla et le marquis de Mondejar. Nous ferons grâce à nos lecteurs des méchants vers dans lesquels don Alonso Nuñez de Castro raconte la visite et décrit les nobles écus. Ces vers sont au nombre de cent, à peu près, et le dépassent peut-être; mais tels qu'ils sont, c'est la seule chose qui nous soit restée de toute cette richesse héraldique qu'ils décrivaient.

(1) Hernando de Figueroa et Alonso Lezcano, celui-ci enseigne et celui-là capitaine de la compagnie qui escortait le roi et avait pris part aussi à la bataille de Pavie, étaient tous les deux natifs de Guadalajara.

(1) Pintados y dorados.

(2) Hernando de Figueroa, capitán, y Alonso Lezcano, alférez de la compañía que le escoltaba, y había tomado parte también en la batalla, eran ambos naturales y vecinos de Guadalajara.

CATEDRAL DE TOLEDO.

SEPULCROS EN LA CAPILLA DE REYES NUEVOS.

(CUADERNO 4.º — ESTAMPA III.º.)

La fundacion de la capilla llamada de *Reyes nuevos* en Toledo se debe á don Enrique el II.º.

Dispúsola en su testamento del año 1374; y antes de su muerte, que fué en el de setenta y nueve, ya estaba concluida la primitiva capilla en la nave intermedia del templo que linda con el claustro. Allí se le enterró y á su muger la reina doña Juana, así como despues á su hijo y sucesor don Juan el I.º con su esposa doña Leonor, y á don Enrique III.º con su muger doña Catalina.

Mas tarde, reinando el emperador Carlos V.º, para evitar la deformidad que á la catedral causaba aquella capilla en medio de una de sus naves, se mandó derribarla y construir otra, que es la actual, adonde se trasladaron los reales cadáveres, algunos en los antiguos sepulcros, mientras que otros se colocaron en nuevos sarcófagos.

Alonso de Covarrubias, discípulo y yerno de Enrique de Egas, y padre del célebre don Diego de Covarrubias, obispo de Segovia y presidente de Castilla, fué el arquitecto de esa obra, y Alvaro Monegro la ejecutó bajo su direccion de 1531 á 1533, verificándose la traslacion á ella de los cadáveres en el siguiente año de 1534.

Grandiosa y en todo magnífica es la capilla de *Reyes nuevos*, en la cual Covarrubias se dejó ir á su inclinacion al arte clásico sin separarse enteramente, ya fuera por temor al gusto del público, ya por el suyo, del florido adorno gótico. Así en toda ella, siendo regulares y simétricas las proporciones, hay riqueza de ornato, profusion y gracia en el dibujo, lozanía y vigor de ingenio en la concepcion, limpieza y primor en la obra de mano.

Hablarémos de sus altares al publicar la vista general de la capilla, y de su portada tambien cuando la demos á luz, que uno y otro dibujo tenemos dispuesto, y entrambos son dignos de la atencion de los inteligentes; pasando ahora á tratar de los sepulcros del lado del Evangelio, que son los que representa nuestra estampa 3.ª del 4.º cuaderno.

Estan como se vé en dos elegantes hornacinas colocadas bajo un elegantísimo *ajimez* que termina y remata el monumento.

Ambas hornacinas estan abiertas en un solo cuerpo arquitectónico, bajo cuyo cornisamento general dos pequeñas bovedas de medio punto cubren los sarcófagos de don Enrique el II.º y de su esposa la citada reina doña Juana, cuyos bultos se miran tendidos sobre las urnas ó camas que encierran sus mortales despojos. Entrambos se figuran con las regias vestiduras y coronas en las cabezas, y al testero de uno y otro hay ángeles como para guardarles el eterno sueño. La estatua del rey es obra de un maestro Enrique á quien don Juan el I.º pagó por ella cuarenta mil maravedís, moneda de su tiempo.

La forma de las urnas es simple y no sin gracia, las estatuas tienen su tanto de tiesura é inflexibilidad, aunque para el tiempo en que se hicieron sean respectivamente buenas.

Sin embargo de que las cenizas de don Juan el II.º reposan en su magnífico sepulcro de la cartuja de Miraflores, cerca de Burgos, como aquel monarca enriqueció considerablemente á la capilla de los *Reyes nuevos*, que en sus buenos tiempos tuvo hasta treinta y seis capellanes para servirla, se vé en ella, inmediata al sepulcro de su bisabuela doña Juana, su estatua de pie derecho encima de una repisa, con las manos unidas sobre el

CATHÉDRALE DE TOLEDE.

TOMBEAUX DANS LA CHAPELLE DES REYES NUEVOS (NOUVEAUX ROIS).

(4.º LIVRAISON. — PLANCHE III.)

La fundacion de la capilla de la catedral de Tolède, dite de *los Reyes nuevos*, est due à Henri II de Castille.

Ce roi en ordonna la construction par son testament de l'an 1374. Avant sa mort, qui eut lieu en 1379, la primitive chapelle était terminée dans la nef intermédiaire du temple, contigüe au cloître. Il y fut enterré avec sa femme la reine doña Jeanne. Ce fut là encore que furent enterrés depuis son fils et son successeur don Jean I.º, et l'épouse de celui-ci, doña Leonor, de même que don Henri III et son épouse doña Catalina.

Plus tard, sous le règne de l'empereur Charles-Quint, afin d'éviter la difformité qu'occasionnait dans la cathédrale cette chapelle placée au beau milieu de l'une de ses nefs, on ordonna de l'abattre et d'en construire une nouvelle. C'est celle qui existe aujourd'hui, et dans laquelle furent transférées les dépouilles royales, les unes dans leurs anciens tombeaux, tandis que d'autres furent placées dans de nouveaux sarcophages.

Alonso de Covarrubias, élève et gendre de Henri de Egas, et père du célèbre don Diego de Covarrubias, évêque de Ségovie et président de Castille, fut l'architecte de cette œuvre. Elle fut exécutée sous sa direction par Alvaro Monegro, depuis l'année 1531 jusqu'en 1533. La translation des cadavres eut lieu dans l'année suivante 1534.

Tout est grandiose et magnifique dans cette chapelle des *Reyes nuevos*. Covarrubias s'y laissa aller à son penchant pour l'art classique, sans toutefois s'écarter entièrement, soit par crainte de blesser le goût du public, soit par son goût à lui, de l'ornement gothique fleuri. Aussi dans son ensemble, dont les proportions sont régulières et symétriques, y a-t-il richesse d'ornements, profusion et grâce dans le dessin, hardiesse et vigueur de génie dans la conception, netteté et délicatesse dans la main-d'œuvre.

Nous parlerons de ses autels lorsque nous publierons la vue générale de la chapelle. Il en sera de même pour la façade. Ces deux dessins sont tout prêts: ils méritent tous les deux l'attention des connaisseurs. Occupons-nous à présent des tombeaux du côté de l'Évangile, qui font l'objet de notre 3.ª planche de la 4.ª livraison.

Ils se trouvent, comme on le voit, dans deux niches élégantes placées sous les travées d'une double fenêtre en ogive, des plus élégantes, laquelle couronne le monument.

Les deux niches sont creusées dans un seul corps architectonique, sous l'entablement général duquel deux petites voûtes cintrées couvrent les sarcophages de don Henri II et de sa femme la reine doña Jeanne, dont les statues sont couchées sur les urnes ou lits qui renferment leurs dépouilles mortelles. Tous les deux sont représentés couverts des vêtements royaux et la couronne en tête. Au chevet de chacun d'eux, des anges semblent veiller sur leur sommeil éternel. La statue du roi est l'ouvrage d'un certain maître Henri, à qui don Jean I.º le paya quarante mille *maravedís*, monnaie de son temps.

La forme des urnes est simple et ne manque pas de grâce. Les statues offrent une certaine roideur, bien que, eu égard au temps où elles furent faites, elles soient relativement bonnes.

Quoique les cendres de don Jean II reposent dans un magnifique tombeau de la chartreuse de Miraflores, près de Burgos, comme ce monarque enrichit considérablement la chapelle des *Reyes nuevos*, dont les desservants furent dans ses bons temps portés jusqu'au nombre de trente-six, on y voit la statue de ce roi à côté du tombeau de sa bisabuela doña Jeanne. La statue est debout sur un modillon, les mains jointes sur



Genaro Perez de Villa - aml Dibujo

Lith. par Bachelier et Bayot.

SEPULCROS DE LA CAPILLA DE REYES NUEBOS
en la Catedral de Toledo

TOMBEAUX DANS LA CHAPELLE DITE DE REYES NUEBOS
dans la Cathédrale de Tolède.

BIBLIOTECA DE LA ALHAMBRA

à Paris, chez A. Hauser, Boul. des Italiens, n.

Imp. Lemerier, Bernard et C^s à Paris